

Présence et Action Culturelles

Points de vue

Série 2008

Exploration de la question de la culture

Article 8

Une reprise de la configuration : la culture-formation (XIX^e-XX^es)

Christian Ruby *

Consacrons maintenant une deuxième analyse à une autre approche critique de la culture conçue comme élévation. Cette autre approche contribue à obliger à réfléchir sur la nécessité ou non de profiler la nature pour définir la culture, sur les engagements requis de chacun vis-à-vis de ou dans la culture. Au-delà de la critique de la première configuration de la notion, l'enjeu est de nous reconduire à l'impératif de savoir quelle figure de la culture chacun veut défendre, ce qu'on entend par « idéal de culture », et comment la culture doit être traitée sur le plan politique. Il est aussi de résoudre le problème de savoir comment la référence à la culture peut (mais ne doit pas) servir de moyen de distinction sociale, certains, à l'encontre des réflexions philosophiques portant sur la culture, tendant à valoriser une culture « cultivée », « distinguée », la « bonne culture », celle des intellectuels et des institutions, celle du « bel esprit », à l'encontre de la « sous-culture, celle des « autres ». À moins qu'on ne s'inquiète plutôt de la culture comme d'une pratique, d'une dimension individuelle et collective de l'expérience humaine.

Pour ouvrir cette autre voie critique, nous disposons d'une ressource expressément offerte par la langue allemande, laquelle permet de situer le débat sur un autre terrain que celui du XVIII^es, de passer d'une conception de la culture-élévation à une conception processuelle de la culture. La langue allemande renvoie, en effet, la notion de culture (*die Bildung*) du côté de la formation (de la forme, au sens aristotélicien du terme, au sens dynamique, ou de la form-ation, le suffixe indiquant ici un mouvement), du côté encore de la tâche à accomplir, du long chemin laborieux au cours duquel l'individu s'approprie (sans propriété) un moment de l'histoire du monde afin de le transformer. L'individu, dans ce processus de culture, ni linéaire ni continu comme il en va dans la culture-élévation mais semé d'embûches, se fait condition et moment de cette tâche à laquelle chacun est intéressé : le devenir du monde. La littérature allemande a traduit cela, durant longtemps, dans des romans de formation (regroupés sous le titre générique de *Bildungsroman*), ces écrits destinés à favoriser le parcours de l'ignorance à la science par la médiation de déboires et obstacles surmontés.

1

© PAC Editions – Analyses – 2008/14

8, rue Joseph Stevens - 1000 Bruxelles - Tél : 02/545 79 11 - Site : www.pac-g.be

Editeur responsable : Yanic Samzun

Avec le soutien du Service de l'Éducation permanente du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles et de la Loterie Nationale
Toutes nos analyses sont consultables et téléchargeables sur notre site

Dans l'un de ses ouvrages, on lit, chez le philosophe allemand Hans Georg Gadamer, que le concept de formation, synonymement de *Bildung* (en Allemand) et de *Form* (en Anglais), demeure fondamentalement lié à la conception grecque d'une dynamique interne aux choses (lié à la notion d'*Eidos*, d'une essence immanente aux réalités). À cela, il ajoute cependant une précision qui empêche de confondre la forme avec une figure par exemple. Le terme *Bildung* (construit à partir de *das Bild*, l'image) englobe l'idée de *Nachbild* (la copie) et de *Vorbild* (le modèle). En un mot, dans *Bildung* (que nous traduisons en français par « culture-formation »), il y a l'idée d'un processus, et même l'idée selon laquelle le but, c'est le processus lui-même. La notion de *Bildung* - introduite par Friedrich Gottlieb Klopstock (1724-1803), dans l'ouvrage intitulé *Le Messie (Der Messias*, longue épopée en 20 chants) - évoque un phénomène intérieur de développement, et fait donc de la culture une dynamique de formation.

Si l'on veut prolonger la perspective que dessine la notion de culture-formation, il convient de s'appuyer sur plusieurs jeux d'opposition. Disons que *Bildung* indique ceci : 1 - la culture est ce par quoi l'homme s'arrache au donné, à l'immédiat, et se fait commencement d'une perspective sociale ou historique (on ne réfère plus à la nature, l'homme va toujours de la culture à la culture) ; 2 - la culture est affaire de lois, de règles dont les hommes se dotent (et qu'ils peuvent donc transformer) afin de déployer l'exercice d'une vie commune, et non des impulsions privées qui laisseraient croire que chacun possède « sa » culture (on rejoint ici un point de vue « sociologique ») ; 3 - la culture ne s'identifie totalement ni avec la littérature, ni avec la science, mais englobe ces sphères dans un mouvement d'ensemble dont chaque société et chaque individu est comptable (ce serait un point de vue politique et historique) ; 4 - le monde de l'homme est le monde de la culture parce que l'homme se cultive en « cultivant » le monde et sa propre société (ce serait un point de vue éthique).

Résultat : il n'est pas incohérent de penser, dans cette direction, que la question de la culture,

enchâssée dans celle de la société et de l'histoire, demeure toujours liée à celle de la liberté, mais remaniée. Loin de poser la culture comme un mode d'élévation unique et uniforme à l'universel (abstrait) à partir de la nature, comme un héritage qu'il serait souhaitable d'entretenir sous peine de renoncer à son identité (déclinant l'identité comme une chose figée ; muant le passé en règle de l'avenir), ou de la poser comme un fait brut, donné par avance, dont le sens serait faussé si on ne respectait pas le testament à la lettre (où identité et patrimoine se confondent), la culture participe de la formation de chaque groupe humain et de chaque individu en les tendant vers un avenir sans cesse à réenvisager (et source de relecture constante du « passé »).

Globalement, la culture-formation ou *Bildung* a pour rôle de libérer le groupe de ce qui est donné, de l'encourager à s'aventurer vers ce qui n'est pas encore (*ad-venire*), vers ce qui est à accomplir, à penser au-delà des limites actuelles. La culture lui donne les moyens, les ressources (dynamiques incorporées et *habitus*) de se confronter à (et de s'engager dans) de nouvelles situations.

Ce système sémantique est séduisant. Mais s'il confesse le mot, il ne dit pas pourquoi la chose vient au jour. Aussi convient-il maintenant de montrer par quelle problématisation *Bildung* est devenu une règle de conduite dans le monde, un parti pris de la personne humaine. L'opération, si l'on en croit le philosophe G.W.F. Hegel, qui parle par rétrospection, à partir du XIX^os, prend consistance avec Luther. Hegel la commente ainsi : « Grâce à Luther, le monde germanique a recueilli comme achevées, la culture (*Bildung*) et la religion romaines » (*Histoire de la philosophie*), traduisons : par la culture, le monde germanique a recueilli un principe dynamique et collectif.

Mais, on pourrait affirmer, avec plus de sûreté et en une formule brève, que tout commence par un déplacement. Les sciences et la littérature du XVIII^os utilisaient déjà la notion de formation (*Bildung*). C'était, cependant, pour parler

de certains événements dynamiques se produisant dans la nature. Par exemple, la formation d'une chaîne de montagne. Le travail du savant français, Buffon (1707-1788), Intendant du Jardin du Roi, à cet égard, est bien connu en Allemagne.

Ce qui frappe, cependant, c'est qu'à la fin du XVIII^os et au début du XIX^os, ce concept de *Bildung* entre en rapport avec le concept de *Kultur*, et en vient à caractériser la manière proprement humaine de développer les dispositions et les facultés que l'humain possède.

Au demeurant, c'est chez Hegel que le terme *Bildung* se fixe, acquiert sa forme moderne définitive. Voici comment Wilhelm von Humboldt, plus tard, résume la situation (en Allemand) : « Quand nous prononçons dans notre langue le mot de formation (*Bildung*), nous entendons par là quelque chose de plus important et de plus intérieur, c'est-à-dire le mode de pensée qui, à partir de la connaissance et du sentiment de la quête (*Streben*) morale et spirituelle en son ensemble, se répand harmonieusement sur la sensibilité et le caractère ».

Dans les romans de formation, chaque être humain est décrit dans un processus temporel ou historique au cours duquel il acquiert une forme. Mais la forme ne s'accommode pas d'être un résultat, elle est le commencement, le déroulement *et* le résultat du processus. Traduit dans un autre vocabulaire, on pourrait parler de « maturation » de l'être humain, de la manière dont un être, naïf d'abord, immédiat, ne manque pas de finir par tourner son regard vers la vérité.

De tels romans, il en existe de nombreux. Ne craignons pas de les nommer des « romans de culture », ce qui correspond à peu près à l'allemand *Bildungsroman*. Leur style ? Descriptif essentiellement. Leur objet ? Suivre, à travers l'exemple d'un individu, le développement de la conscience humaine qui, renonçant à ses convictions premières, atteint à travers ses expériences le point de vue de l'absolu. Il y a bien quelque chose de l'ordre du voyage dans le

Bildungsroman. Ou mieux, de l'ordre de la trajectoire. En tout cas, ce qui est déployé tout au long de l'ouvrage, c'est la forme d'un autoprocesus qui fait devenir (ou advenir) le sujet humain individuel, par le jeu de confrontation avec des expériences. Et même des expériences parfois cruelles, dans lesquelles il est question de remise en cause profonde de son « moi », de ses croyances, de ses certitudes. Dans et par la culture, la conscience commune s'élève de ce qu'elle est en soi à ce qu'elle est pour soi.

Au cœur des romans de culture, autant dire que l'on trouve quelque chose qui pour beaucoup est de l'ordre de l'énigme. Mais qui n'est plus une énigme dans la notion de *Bildung*. Ce quelque chose d'étrange, qui est incontestablement le moteur de la transformation de l'individu, ou d'un peuple, c'est le « négatif ». Dans les romans de culture, le négatif est une fonction positive, une fonction d'engendrement et de dépassement de l'immédiat. Le négatif – imagé dans la formule du poète Wolfgang Goethe : « Meurs et deviens » - contribue à définir un pouvoir de transformation. Il est donc positif et joyeux. Le négatif opère dans l'existence humaine comme un des modes de son déploiement.

Aussi, le complément indispensable de la *Bildung*, du processus de culture, c'est l'*Erfahrung*, l'expérience. Se retrouver « autre » que l'on est, comme condition même de son identité, voilà ce que produit l'expérience. À condition de comprendre dans ce mouvement que le devenir autre est un devenir soi. Dans la *Bildung*, sous la forme des romans de culture, puis sous la forme de la philosophie, il faut entendre le processus par lequel un être s'approprie ce qui lui est étranger, l'autre, le monde et les autres, pour devenir soi. Ce qui ne peut s'accomplir que s'il se modifie lui-même. L'étrangéité de l'autre se transmue en une appropriation de soi dans l'étrangeté de soi. Le mouvement de la *Bildung* produit l'être autre en soi. En quoi, les romans de culture ou de formation adoptent la forme de la circularité, car ce que l'on trouve à la fin est ce qui préside au commencement du mouvement, mais sans qu'on

le sache. Une chose y est certaine, la formation de l'esprit humain y est vécue comme une véritable Odyssée. L'expérience, au cours du temps, détruit les croyances, non pour qu'on accède à la vérité, mais parce que la vérité, c'est la formation elle-même, dans sa négativité. On a donc finalement gagné : grâce à la formation, on est sorti de la conscience malheureuse. Chacun entre dans une autre détermination des rapports du singulier et de l'universel.

Quelques considérations générales pour finir.

Premièrement, on pourrait aussi poser la question de savoir s'il existe un *Bildungsroman* à l'échelle des peuples. Il en existe bien : par exemple, le « ceci tuera cela » de Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, qui est un écho manifeste de Hegel. À quoi d'ailleurs répond aussi le *Quand les cathédrales étaient blanches* de Le Corbusier, au XX^es.

Deuxièmement, le *Bildungsroman* ne témoigne-t-il pas de l'amorce d'une expérience nouvelle : celle de la problématique moderne de l'historicité et du rapport à son achèvement ?

Enfin, on signalera pour finir, que la critique du roman de formation n'a cessé depuis la fin du XIX^e siècle. Elle trouve, en particulier chez Nietzsche, sa formulation la plus virulente. Quand elle ne trouve pas, chez les postmodernes contemporains (Gianni Vattimo), des polémiques abondantes.

Avec cette conception de la culture-formation nous avons gagné moins d'abstraction, et inclus dans la culture un processus immanent. Avantages et inconvénients se heurtent ici. De là deux questions : comment sortir du dilemme constitué par ces deux conceptions de la culture (élévation/formation) ? Que serait, pour employer une formule paradoxale, le roman de formation de l'homme contemporain, dans des sociétés liquides et au sein de la mondialisation ?

* L'auteur : Christian Ruby, Docteur en philosophie, enseignant (Paris). Derniers ouvrages publiés : *Devenir contemporain ? La couleur du temps au prisme de l'art*, Paris, Editions Le Félin, 2007 ; *L'âge du public et du spectateur, Essai sur les dispositions esthétiques et politiques du public moderne*, Bruxelles, La Lettre volée, 2006 ; *Schiller ou l'esthétique culturelle. Apostille aux Nouvelles lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Bruxelles, La Lettre volée, 2006 ; *Nouvelles Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Bruxelles, La Lettre volée, 2005.